

## **L'empirisme : ses voies et ses méthodes**

Ronan DE CALAN

**Dans ce nouvel ouvrage qui fait la synthèse d'une longue étude sur les racines de l'empirisme moderne, André Charrak revient sur des questions de méthode : elles permettent d'expliquer l'unité historique de ce courant aux voies diverses et divergentes, et aménagent les conditions de sa renaissance, sous la forme d'une nouvelle philosophie des sciences et de l'histoire des sciences.**

Recensé : André Charrak, *Empirisme et théorie de la connaissance*, Paris, Vrin, Bibliothèque d'histoire de la Philosophie, novembre 2009, 176 p., 18 euros.

L'ouvrage qu'André Charrak fait paraître aux éditions Vrin constitue le troisième volet d'un triptyque, le volet central et conclusif, encadré d'un côté par une étude monographique, *Empirisme et métaphysique*, de l'autre par le traitement comparatif d'un problème exemplaire, *Contingence et nécessité des lois de la nature*<sup>1</sup>. S'il ne s'agissait que d'exercices de style, André Charrak aurait démontré là qu'il excelle dans l'application de trois méthodes : le commentaire structural, l'histoire des idées, l'histoire des systèmes de pensée. Il importerait peu ici d'établir que l'auteur *alterne* en réalité les trois méthodes dans chacun de ses ouvrages – ce serait du coup les réduire à de purs exercices de virtuosité. Ces livres ont surtout un propos, et le dernier paru en constitue la synthèse : on a bien affaire à une généalogie de l'empirisme moderne et contemporain, une généalogie qui a cruellement manqué aux représentants successifs d'un courant qui, comme on sait, a connu ces dernières décades de nombreuses renaissances, au moins depuis l'empirisme logique du Cercle de Vienne dans les années 1930.

---

<sup>1</sup> André Charrak, *Empirisme et métaphysique*, L'Essai sur l'origine des connaissances humaines de Condillac, Vrin, 2003, 162 p. ; du même, *Contingence et nécessité des lois de la nature au XVIIIe siècle. La philosophie seconde des Lumières*, Vrin, 2006, 224 p.

### Définir l'empirisme : trois écueils

Qu'est-ce que l'empirisme ? Il existe trois manières canoniques de le définir. La première se ramène à un simple adage, une maxime sans âge – *Nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu*, rien n'est dans l'intellect qui n'ait été auparavant dans les sens. Un tel énoncé, outre qu'il ne dit à proprement parler *rien* du passage des sens à l'intellect, limite l'empirisme à sa dimension psychologique : à savoir, l'histoire – non relatée en fait puisqu'occultée – de l'esprit à partir de cette forme primitive d'expérience (du grec *empeiria*) que constitue l'expérience des sens.

La seconde manière est plus un héritage du positivisme comtien que l'expression formelle de l'empirisme lui-même. C'est le dépassement de la métaphysique au moyen de la théorie de la connaissance – et Rudolf Carnap, cosignataire du *Manifeste* du Cercle de Vienne ira plus loin : une théorie de la connaissance construite sur l'analyse logique du langage<sup>2</sup>. Une telle présentation, cette fois plus générale, s'enracine cependant dans une vision tout à fait caricaturale de la métaphysique, celle que renferme par exemple la fameuse « loi des trois états » dans la Première Leçon du *Cours de philosophie positive*. L'état métaphysique y est décrit comme un état « abstrait », « bâtard », car intermédiaire entre l'état théologique et l'état positif (dont l'adéquation avec l'empirisme des Lumières est complète). Son modèle explicatif, qui repose sur l'inhérence supposée de forces dans le monde, tenant lieu de « causes » des phénomènes pris comme effets, ne constitue qu'une modification malheureuse d'un modèle théologique plus performant, surtout si l'on considère le cas des religions monothéistes où un seul agent surnaturel est cause de tous les phénomènes du monde. Quoiqu'il en soit, il n'atteint pas la rationalité de l'état positif qui se dégage du schème causal au profit de la raison entendue comme calcul des effets. Il y a certes du mérite à recentrer comme le fait Comte le problème de la métaphysique sur celui de la causalité, beaucoup moins en revanche à y faire simplement proliférer les agents naturels quand l'obstination des métaphysiciens a porté au contraire sur la question *du principe*, c'est-à-dire sur le problème de l'unité du modèle explicatif ou en tous les cas de la paucité des expressions de la cause. Par ailleurs, on a beau jeu de supposer une discontinuité totale entre l'empirisme et la

---

<sup>2</sup> Auguste Comte, *Premiers cours de philosophie positive : préliminaires généraux et philosophie mathématique*, édité par Yann Clément-Colas ; avec une postface et des notes mathématiques de Jean Dhombres, Paris : Presses universitaires de France, 2007 ; Rudolf Carnap, « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage », in : A. Soulez (dir.), *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, PUF, 1985.

métaphysique, en prenant simplement au mot les auteurs qui prétendaient s'alléger des pesanteurs des raisonnements scolastiques, Descartes le premier.

La troisième manière de décrire l'empirisme enfin, le recentre sur des questions de méthode. On la doit à Michel Foucault, dans *Les mots et les choses* : il s'agit de la genèse ou « constitution des ordres à partir des suites empiriques », qui vient s'articuler à la *mathesis* et à la *taxinomia* pour former ce que Foucault appelle l'*épistémè* classique<sup>3</sup>. La genèse foucauldienne se dégage cette fois du contexte psychologique pour interroger plus directement l'origine des connaissances aussi bien que l'historicité propre des sciences constituées. Mais la robustesse apparente du modèle dissimule trois faiblesses : 1/ une lacune tout d'abord : Foucault ne considère finalement pas pour elles-mêmes les enquêtes génétiques des Lumières en leur préférant celles de l'âge classique ; 2/ Une erreur d'interprétation expliquée par André Charrak, ensuite : Foucault se concentre sur une transition hautement problématique de la *mathesis* à la taxinomie quand cette dernière semble avoir été précisément l'objet même de la critique cartésienne puis empiriste ; il néglige en revanche un lien beaucoup plus fort et direct, proprement empiriste celui-ci, de la *mathesis* à la genèse ; 3/ enfin, un problème de méthode : la théorie foucauldienne de l'*épistémè* a le grand tort de constituer des transcendants historiques dont les différents textes sont supposés produire des manifestations plus ou moins conscientes, transcendants qui écrasent ou évacuent une histoire plus empirique précisément qui est celle des *problèmes*.

Trois définitions donc, trois écueils aussi. André Charrak y répond en deux temps (les deux parties de l'ouvrage), mais en fait trois mouvements.

### **La réflexion et le problème du réductionnisme**

À la maxime qui constitue la première doxa sur l'empirisme, il faut tout d'abord répondre avec André Charrak que son *Nihil* recouvre en réalité un problème qui est celui de toutes les histoires naturelles de l'esprit : la place accordée à la *réflexion* comme voie d'accès aux idées et à travers elles à l'esprit lui-même, au-delà des sens. La réflexion, qui occupe la première partie de l'ouvrage, est une invention récente qui trace une frontière entre, d'une part, la noétique des classiques héritée d'Aristote et de Proclus, qui subordonne la définition des entités mentales à des enjeux purement gnoséologiques (et dont relève encore Descartes dans une certaine mesure), et la psychologie du XVIII<sup>e</sup> siècle d'autre part, qui constitue une

---

<sup>3</sup> Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Gallimard, 1966, p. 87.

enquête empirique sur les phénomènes psychiques indépendamment de leur investissement dans les procédures de connaissance.

Absente donc chez Descartes, on voit la réflexion balbutier chez un Gassendi, mais elle ne s'introduit véritablement que chez Locke, qui l'interprète comme une perception ou expérience interne des idées prises comme objet. On sait que Brentano, suivant les pas de Locke dans sa *Psychologie* de 1874, fera de la perception interne des phénomènes psychiques le second critère de distinction de ces mêmes phénomènes psychiques d'avec les phénomènes physiques, après sa fameuse thèse d'intentionnalité<sup>4</sup>. Introduite ainsi comme instrument d'une ascension des sens vers l'esprit, la réflexion est toutefois convertie en problème, une fois passée au crible de la critique leibnizienne de Locke (sur laquelle nous reviendrons dans un second temps). Leibniz identifie chez Locke un principe radicalement étranger à la voie de l'expérience qu'il prétendait embrasser : l'impossibilité de dériver les idées de réflexion de la sensation elle-même accuse chez l'auteur de l'*Essai* quelque chose comme une « innéité résiduelle de l'esprit »<sup>5</sup>. Après Leibniz, les empiristes devront choisir entre les deux voies d'une seule et unique alternative : soit tenter dans une certaine mesure de réduire précisément les idées de réflexion à la sensation elle-même – c'est ce qu'André Charrak appelle la « phénoménalisation de la réflexion », et qu'il attribue exemplairement à un Condillac<sup>6</sup>. Soit, mais c'est une autre réponse empirique au même problème, prendre acte du caractère inéliminable des actes réflexifs en tant qu'ils nous dévoilent quelque chose comme la nature de l'esprit – et c'est cette fois la dernière philosophie de Rousseau qui est convoquée.

En quoi l'alternative est-elle interne à l'empirisme ? En ce qu'elle se forme toute entière dans le cadre d'une histoire de l'esprit dont les opérations sont systématiquement décrites comme solidaires des matériaux auxquels elles s'appliquent, d'une part. D'autre part, en ce que cette même théorie de l'application comporte dans chacune des voies une dimension rétroactive : « les nouvelles étapes modifient celles qui ont déjà été parcourues et qui, du même coup, ne se donnent plus jamais dans la nudité de leur détermination primitive »<sup>7</sup>. Au fond, si l'on veut prendre un peu de recul, André Charrak découvre chez Condillac et ses lecteurs avisés (comme Rousseau) ce que William James croyait établir le

---

<sup>4</sup> F. Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, trad.. Maurice de Gandillac, revue par Jean-François Courtine, Vrin, 2008, livre II, ch. 1, p. 104.

<sup>5</sup> A. Charrak, *Empirisme et théorie de la connaissance*, op. cit., p. 47.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 70.

premier, autour de 1904, comme la contrepartie de son concept « d'expérience pure » et, solidairement, la marque de son empirisme « radical » : la constitution historique de l'expérience à partir de cet événement primitif toujours déjà dépassé.

L'« expérience pure » [écrit James] est le nom que j'ai donné au flux immédiat de la vie, lequel fournit la matière première de notre réflexion ultérieure, avec ses catégories conceptuelles. Il n'y a que les nouveaux-nés, ou les hommes plongés dans un demi-coma dû au sommeil, à des drogues, à des maladies ou à des coups, dont on peut supposer qu'ils ont une expérience pure au sens littéral d'un *cela* qui n'est encore aucun *quoi* défini, bien qu'il s'apprête à être toutes sortes de quoi, riche aussi bien d'unité que de pluralité, mais dans des rapports non apparents, changeant au fur et à mesure mais de façon si confuse que ses phases s'interpénètrent et que l'on ne peut discerner aucun point, qu'il soit de distinction ou d'identité<sup>8</sup>.

James reconstruit ainsi, sur les cendres du système de Mill et de ses successeurs, et indépendamment de toute référence à Condillac, un empirisme de la genèse dont les attendus n'avaient certes pas échappé à l'auteur du *Traité des sensations*, comme André Charrak le démontre magistralement. La nécessité de ne partir *que* de l'expérience, qui forme comme un principe de clôture empiriste, s'accompagne dès le XVIII<sup>e</sup> siècle d'un principe d'ouverture qui est ici intégralement documenté : partir de *toute* l'expérience, dans l'historicité qui est la sienne.

### **Empirisme et métaphysique**

L'alternative qui s'impose aux empirismes de la genèse (ainsi que les nomme André Charrak) est impensable sans la transmission de quelque chose de semblable à un bloc Locke-Leibniz, qui figure comme un défi lancé à tous les tenants d'une évacuation pure et simple de la métaphysique, réduite comme chez Comte à un trop long préliminaire à la théorie de la connaissance. L'empirisme continental tout au moins – si l'on veut par commodité le distinguer d'un empirisme britannique plus porté vers les questions de philosophie morale au XVIII<sup>e</sup> siècle (c'est le cas de Hume spécialement) – n'est pas tant héritier de Locke que des remarques adressée par Leibniz à l'auteur de l'*Essai*, transmises notamment *via* le recueil de Pierre Des Maizeaux<sup>9</sup>, et qui imposent un réaménagement complet de ses thèses.

---

<sup>8</sup> W. James, « La chose et ses relations », in : *Essais d'empirisme radical*, trad. et présentation par Guillaume Garreta et Mathias Girel, Paris, Champs Flammarion, 2007, p. 90. Sur ce point, voir surtout J. Benoist, « La construction de l'intentionnalité. James sur l'expérience », in : *Sens et sensibilité*, Paris, le Cerf, 2009, pp. 105-122 .

<sup>9</sup> Pierre Des Maizeaux, *Recueil de diverses pièces, sur la philosophie, la religion naturelle, l'histoire, les mathématiques, etc., par Mrs Leibniz, Clarke, Newton et autres auteurs célèbres*, Amsterdam, Duvillard et Changuion, 1720.

Dans son précédent ouvrage, André Charrak avait démontré que ce jeu de lecture croisé conduisait dans le cas spécifique du problème de la modalité à une inversion du rapport entre philosophie première et seconde : « les questions métaphysiques ne sont pas simplement évacuées, mais réécrites et placées sous l'autorité d'une théorie de la connaissance fondamentalement liée au développement des savoirs positifs »<sup>10</sup>. C'est aussi le cas de la première partie d'*Empirisme et théorie de la connaissance*. L'horizon métaphysique des critiques leibniziennes de Locke n'est pas perdu, il est simplement assujéti à l'évidence du *fait* de l'expérience, si bien que c'est la psychologie elle-même qui en vient à conditionner une ontologie :

La raison de ce *style* philosophique de l'empirisme des Lumières réside sans doute en ceci, que l'expérience réflexive de l'esprit sur ses sensations est le seul *fait* positif à partir duquel il devient loisible de produire une hypothèse à portée ontologique sur les choses dont elle exprime la relation (le corps et l'esprit), une fois que l'ontologie comme discipline autonome et scolairement constituée s'est vue en quelque sorte disqualifiée<sup>11</sup>.

Plutôt que d'occultation de la métaphysique, il faudra donc parler d'une inversion du rapport de la métaphysique aux disciplines constituées ou, comme ici la psychologie, en voie de constitution. C'est plus exemplairement le cas encore de la seconde partie de l'ouvrage, consacrée au problème de la fondation des sciences et à la voie nouvelle de l'empirisme de la constitution.

### **Mathesis et genèses**

Dans cette seconde partie, André Charrak discute les thèses très suggestives de Michel Foucault et propose les leçons épistémologiques qu'il faut tirer selon lui de l'empirisme des Lumières. Quatre champs d'application sont successivement examinés : l'histoire naturelle, les principes de l'harmonie, les géométries empiriques et *last but not least*, les requalifications de la *mathesis universalis*.

L'histoire naturelle était fort attendue puisqu'elle occupe beaucoup Foucault dans *Les mots et les choses*. En dix pages qu'on aurait souhaité voir s'élargir aux dimensions d'un livre, André Charrak nous la découvre non seulement dans sa rupture maintes fois signalée avec la logique des classifications ou taxinomies, mais encore, et l'on ne saurait forcer ici

---

<sup>10</sup> André Charrak, *Contingence et nécessité*, *op. cit.*, « Conclusion », p. 201.

<sup>11</sup> André Charrak, *Empirisme et théorie de la connaissance*, *op. cit.*, p. 84.

l'originalité de ces analyses, dans son lien organique et pourtant loin d'être souterrain comme on l'aurait cru, avec le modèle cartésien de la *mathesis*. Après lecture de ces pages, Buffon par exemple ne pourra plus être lu comme l'adversaire tant de Linné que de Descartes, Leibniz ou même Newton lorsqu'il cède à l'esprit de système, mais comme un héritier pas si lointain que cela de la problématique cartésienne autant que leibnizienne de la *mathesis*, à la suite d'un Tournefort (qu'on prend plaisir à voir cité). L'hypothèse foucaldienne d'une continuité épistémologique représentée par la triade *mathesis-taxinomia-genèse* est en un sens validée, à ceci près, et l'objection est proprement dirimante, que disparaît le moyen terme, qui représente au contraire l'adversaire commun des deux autres.

On ne s'attendait pas à découvrir du nouveau sur l'harmonie après la parution en 2001 de *Raison et perception*<sup>12</sup>. C'était compter sans la découverte d'une hypothèse en apparence invraisemblable formulée par Rameau et analysée dans les détails par André Charrak : celle de la génération des notions des proportions mathématiques à partir de l'expérience des sons. Si elle présente un intérêt certain, c'est qu'elle figure la première ébauche d'une perspective réductionniste plus générale (l'hypothèse d'une genèse des idées mathématiques à partir de l'expérience) étudiée plus à fond encore dans le cas tout à fait remarquable des géométries empiriques. La question n'est pas tant de savoir alors ce qu'il faut penser du réductionnisme – un lecteur du premier Husserl ou encore de Frege savait déjà à quoi s'en tenir : la méthode d'analyse génétique en mathématiques est parfaitement improductive<sup>13</sup>. Il s'agit plutôt de voir comment l'on peut, en restant empiriste, dépasser les apories de la voie génétique. D'Alembert critique de la géométrie de Clairaut fournit ici l'argument : il ne s'agit pas tant de tout réduire à l'expérience sensible que de convertir l'histoire des découvertes faites dans les sciences, en l'espèce l'histoire des applications positives des mathématiques aux autres sciences, en *méthode*.

L'enjeu majeur de cette partie est exposé dans la section consacrée aux requalifications de la *mathesis universalis* qui accomplit en quelque sorte le destin des sciences physico-mathématiques au XVIII<sup>e</sup> siècle :

---

<sup>12</sup> André Charrak, *Raison et perception. Fonder l'harmonie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Vrin, « Mathesis », 2001.

<sup>13</sup> Frege, « compte rendu de la *Philosophie de l'arithmétique* de Husserl », in : *Écrits logiques et philosophiques*, trad. Claude Imbert, Point Seuil, 1996, p. 151-152 : « Les conceptions naïves du nombre, et en particulier les conceptions psychologiques, sont mises en péril par trois écueils. Le premier est de savoir comment l'identité des unités est compatible avec leur discernabilité. Le second est constitué par les nombres zéro et un, le troisième par les grands nombres. »

De ce détour nécessaire par la constitution effective des sciences physico-mathématiques, il suit que la méthode empirique, sans pour autant prendre le visage d'une genèse à partir de l'expérience sensible, aura toujours une dimension historique. Bien plus : c'est [...] dans l'analyse de l'histoire d'une science que se révéleront les conditions d'une application légitime des principes mathématiques aux objets qu'elle se donne<sup>14</sup>.

Critiquer le réductionnisme, comme le firent un d'Alembert ou un Maupertuis pour ne citer qu'eux, n'implique pas qu'on abandonne avec cette critique l'idéal d'une constitution empiriste des sciences. Celle-ci s'accomplit en effet pour eux dans une histoire positive de l'application des mathématiques dans les sciences. Une telle histoire, au fond, ne se conçoit pas tant comme l'auxiliaire d'une théorie de la science à développer en deçà ou au-delà d'elle, mais bien comme une philosophie des sciences elle-même, peut-être même la seule philosophie empiriste qui soit pensable, une fois abandonnées les dernières tentatives génétiques, comme celle qui meurt le jour de Noël de l'année 2000, avec le génial Willard Van Orman Quine. André Charrak, sobrement, clôt son ouvrage sur un mot d'ordre historiciste qui passera inaperçu si l'on ne prend pas la peine de le confronter à cet autre géant aux pieds d'argile que fut par exemple *La structure des révolutions scientifiques* de Thomas Kuhn, qui s'effondra sous le poids de son propre relativisme épistémologique, quelque courageuses qu'aient pu être les tentatives de son auteur pour le sauver<sup>15</sup>. Et si la philosophie des sciences à venir avait dans cette nouvelle figure de l'empirisme son lieu ?

Publié dans [laviedesidees.fr](http://laviedesidees.fr), le 17 février 2010

© [laviedesidees.fr](http://laviedesidees.fr)

---

<sup>14</sup> André Charrak, *Empirisme et théorie de la connaissance*, op. cit., p. 142.

<sup>15</sup> Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, trad. fr. L. Meyer, Paris, Flammarion, 1983. Pour sa défense face à l'accusation de relativisme épistémologique, voir du même « Commensurabilité, comparabilité, communicabilité », présentation et traduction par Miguel Coelho in : S. Laugier et P. Wagner (eds.), *Philosophie des sciences*, t. 2, *Naturalismes et réalismes*, Vrin, 2004, p. 275-322.